

## L'AVENIR DU RACISME

Étienne Balibar

Editions Hazan | « Lignes »

1988/1 n° 2 | pages 7 à 12

ISSN 0988-5226

ISBN 9782906284760

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-lignes0-1988-1-page-7.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Étienne Balibar, « L'avenir du racisme », *Lignes* 1988/1 (n° 2), p. 7-12.  
DOI 10.3917/lignes0.002.0007  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Hazan.

© Editions Hazan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ÉTIENNE BALIBAR

## L'AVENIR DU RACISME

*(Pages extraites de La Frontière intérieure,  
en préparation)*

Il a toujours existé un racisme dont le concept pseudo-biologique de race n'est pas le ressort essentiel, au niveau même des élaborations théoriques secondaires, et dont le prototype est l'antisémitisme. L'antisémitisme moderne — celui qui commence à se cristalliser dans l'Europe des Lumières, voire dès l'inflexion étatique et nationaliste conférée à l'anti-judaïsme théologique par l'Espagne de la Reconquista et de l'Inquisition — est *déjà* un racisme « culturaliste ». Les stigmates corporels y tiennent certes une grande place fantasmatique (et le fantasme est une dimension centrale du complexe raciste), mais plutôt en tant que signes d'une psychologie profonde, d'une hérédité spirituelle, que d'une hérédité biologique. Ces signes sont, si l'on peut dire, d'autant plus révélateurs qu'ils sont moins visibles, et le Juif est d'autant plus « vrai » qu'il est plus indiscernable. Son essence est celle d'une tradition culturelle, d'un ferment de désagrégation morale. L'antisémitisme est par excellence « différentialiste », et à bien des égards tout le

racisme différentialiste actuel peut être considéré, du point de vue de la forme, *comme un antisémitisme généralisé*. Cette considération est particulièrement importante pour interpréter l'arabophobie contemporaine, spécialement en France, puisqu'elle emporte avec elle une image de l'Islam en tant que « conception du monde » incompatible avec l'européité et entreprise de domination idéologique universelle ; donc une confusion systématique de l'« arabité » et de l'« islamisme ».

Ce qui dirige notre attention vers un fait historique plus difficile encore à admettre et cependant crucial, à propos de la forme nationale française des traditions racistes. Sans doute il existe une lignée spécifiquement française des doctrines de l'aryanité, de l'anthropométrie et du génétisme biologique, mais la véritable « idéologie française » n'est pas là : elle est dans l'idée d'une mission universelle d'éducation du genre humain par la culture du « pays des droits de l'homme », à laquelle correspond la pratique de l'assimilation des populations dominées, et par conséquent la nécessité de différencier et de hiérarchiser les individus ou les groupes en fonction de leur *plus ou moins d'aptitude ou de résistance à l'assimilation*. C'est cette forme à la fois subtile et écrasante d'exclusion/inclusion qui s'est déployée dans la colonisation et dans la variante proprement française (ou « démocratique ») du « fardeau de l'homme blanc ». Je tenterai de revenir ailleurs sur les paradoxes de l'universalisme et du particularisme dans le fonctionnement des idéologies racistes, ou dans les aspects racistes du fonctionnement des idéologies.

Inversement, il n'est pas difficile de voir que, dans les doctrines néo-racistes, l'effacement du thème de la hiérarchie est plus apparent que réel. En fait l'idée de hiérarchie, dont on peut aller jusqu'à proclamer bruyamment l'absurdité, se reconstitue d'une part dans l'usage *pratique* de la doctrine (elle n'a donc

pas besoin d'être explicitement énoncée), d'autre part dans le type même de *critères* qui est appliqué pour penser la différence des cultures (et l'on voit jouer à nouveau les ressources logiques de la « seconde position », du méta-racisme). La prophylaxie du mélange s'exerce de fait en des lieux où la culture *instituée* est celle de l'État, des classes dominantes et, du moins officiellement, des masses « nationales » dont le genre de vie et de pensée est légitimé par l'institution : elle fonctionne donc comme un interdit d'expression et de promotion sociale à sens unique. Aucun discours théorique sur la dignité de toutes les cultures ne compensera réellement le fait que, pour un « black » en Angleterre ou un « beur » en France, l'assimilation exigée pour « s'intégrer » à la société dans laquelle il vit déjà (et qu'on soupçonnera toujours d'être superficielle, imparfaite, simulée) est présentée comme un progrès, une émancipation, une concession de droits. Et derrière cette situation sont à l'œuvre des variantes à peine rénovées de l'idée que les cultures historiques de l'humanité se partagent en deux grandes classes : celles qui seraient universalistes, progressives, et celles qui seraient irrémédiablement particularistes, primitives. Le paradoxe n'est pas de hasard : un racisme différentialiste « conséquent » serait uniformément conservateur, plaçant pour la fixité de *toutes* les cultures. Il l'est de fait, car, sous prétexte de protéger la culture, le genre de vie européen de la « tiers-mondisation », il leur ferme utopiquement toute voie d'évolution réelle. Mais il réintroduit aussitôt la vieille distinction des sociétés « closes » et « ouvertes », « immobiles » et « entrepreneur », « froides » et « chaudes », « grégaires » et « individualistes », etc. Distinction qui, à son tour, fait jouer toute l'ambiguïté de la notion de *culture* (c'est particulièrement le cas en français !).

La différence des cultures, considérées comme des entités (ou des structures symboliques) séparées,

renvoie à l'inégalité culturelle dans l'espace « européen » lui-même, ou mieux à la « culture » (savante et populaire, technique et folklorique, etc.) comme *structure d'inégalités* tendanciellement reproduites dans une société industrialisée, scolarisée, de plus en plus internationalisée, mondialisée. Les cultures « différentes » sont celles qui constituent des obstacles, ou qui sont instituées comme obstacles (par l'école, les normes de la communication internationale) à l'acquisition de la culture. Et réciproquement les « handicaps culturels » des classes dominées se présentent comme des équivalents pratiques de l'extranéité, ou comme des genres de vie particulièrement exposés aux effets destructeurs du « mélange » (c'est-à-dire à ceux des conditions matérielles dans lesquelles s'effectue ce « mélange »). Cette présence latente du thème hiérarchique (de même qu'à l'époque précédente le racisme ouvertement inégalitaire, pour pouvoir énoncer le postulat d'une fixité essentielle des types raciaux, devait présupposer une anthropologie différencialiste, qu'elle soit fondée sur la génétique ou sur la *Völkerpsychologie*) s'exprime aujourd'hui de façon privilégiée dans la prévalence du modèle *individualiste* : les cultures implicitement supérieures seraient celles qui valorisent et favorisent l'entreprise « individuelle », l'individualisme social et politique, par opposition à celles qui l'inhibent. Ce seraient les cultures dont l'« esprit communautaire » est justement constitué par l'individualisme.

Nous comprenons par là même ce qui autorise finalement le retour du thème biologique, l'élaboration des nouvelles variantes du « mythe » biologique dans le cadre d'un racisme culturel. Il y a, on le sait, des situations nationales différentes à cet égard. Les modèles théoriques « éthologiques » et « sociobiologiques » (eux-mêmes en parties concurrents) sont plus influents dans les pays anglo-saxons, où ils prennent la suite des traditions du social-darwinisme et de

l'eugénisme, tout en recoupant directement les objectifs politiques d'un néo-libéralisme de combat. Pourtant même ces idéologies biologisantes dépendent fondamentalement de la « révolution différentialiste ». Ce qu'elles visent à expliquer n'est pas la constitution de races, mais l'importance vitale des clôtures culturelles et des traditions pour l'accumulation des aptitudes individuelles, et surtout les bases « naturelles » de la xénophobie et de *l'agressivité* sociale. L'agressivité est une essence fictive, commune au néo-racisme sous toutes ses formes, et qui permet en l'occurrence de *décaler d'un cran le biologisme* : sans doute il n'y a pas de « races », il n'y a que des populations et des cultures, mais il y a des causes et des effets biologiques (et bio-psychiques) de la culture, et des réactions biologiques à la différence culturelle (qui formeraient comme la trace indélébile de l'« animalité de l'homme », toujours encore lié à sa « famille » élargie et à son « territoire »). Inversement, là où le culturalisme « pur » semble dominant (comme en France), on assiste à sa dérive progressive vers l'élaboration de discours *sur la biologie*, sur la culture en tant que régulation externe du « vivant », de sa reproduction, de ses performances, de sa santé. Michel Foucault, entre autres, l'avait pressenti.

Il se pourrait bien que les variantes actuelles du néo-racisme ne constituent qu'une formation idéologique *de transition*, destinée à évoluer vers des discours et des technologies sociales dans lesquelles l'aspect de récit historique des mythes généalogiques (le jeu des substitutions entre race, peuple, culture, nation) s'effacerait relativement devant l'aspect d'évaluation psychologique des aptitudes intellectuelles, des « dispositions » à la vie sociale « normale » (ou inversement à la criminalité et à la déviance), à la reproduction « optimale » (tant du point de vue affectif que sanitaire, eugénique, etc.), aptitudes et dispositions qu'une batterie de sciences cognitives, socio-psychologiques,

statistiques, se proposeraient alors de mesurer, de sélectionner et de contrôler en dosant les parts de l'hérédité et de l'environnement... C'est-à-dire vers un « post-racisme ». Je le croirais d'autant plus que la mondialisation des relations sociales, des déplacements de populations, dans le cadre d'un système d'États *nationaux*, conduira de plus en plus à repenser la notion de « frontière », et à démultiplier ses modalités d'application, pour lui conférer une fonction de prophylaxie sociale et l'attacher à des statuts plus individualisés, cependant que les transformations technologiques feront jouer à l'inégalité scolaire et aux hiérarchies intellectuelles un rôle de plus en plus important dans les luttes de classes, dans la perspective d'une sélection techno-politique généralisée des individus. La véritable « ère des masses », à l'époque des nations-entreprises (l'« entreprise Japon », l'« entreprise France » ou l'« entreprise-Europe ») est peut-être devant nous. D'où l'actualité de la question de la citoyenneté, et de sa composante égalitariste. De la citoyenneté, et non pas de la nationalité.